

# **POEMES PERSONNELS**

Textes et Illustrations de  
Philippe Trouvé

**V**oici quelques textes remisés au sein d'une chemise marquée «Poèmes Personnels» auxquels j'offre aujourd'hui ce recueil pour véhicule. En attente d'embarquement, ils sont comme bouteilles sur le rivage que rattraperaient enfin les grandes marées.

Puissent quelques-uns trouver leur destination ...

Florent - 2014

*Poèmes Personnels*

L'adieu aux pierres	1
Pièce en forme de Toi	5
Je chante le chant du temps	9
Chanson pour Moi	14
Au café des brumes	16
Danse rituelle des mots fous	18
Etats d'âme	21
Omphale	23
Ma Mère	25
Le strapontin	27
Ginger palm Tiger balm O Tannenbaum	31
La traversée du parc Montsouris	35
Pour une mort raisonnable	38
Chanson de la folle au bord de la scène	47
Quand passent les poubelles ...	49
La petite fille triste	52
Anatomie d'un village	54
Oratorio de Notre Dame des putes	56

*Poèmes Personnels*

**C**omment ne plus vouloir de toi  
toi qui m'a fait si bien vieillir ...  
j'ai tant trimé pour te séduire  
et je t'ai payée moi par moi

Ils ne te voulaient plus déjà  
avais-tu cessé de leur plaire ...

Tu étais belle et je t'aimais  
jour après jour je t'ai chargée  
d'abord de mes colifichets  
j'étais pauvre ... tu le savais

Puis je t'ai comblée de parures  
et j'allais jusqu'au bout du monde  
te rapporter ces pierres dures  
en fraude

Depuis Mogok Ratnapura  
dans les trains verts de Malaysia  
à la nuit avec des filles douces  
c'était à toi que je songeais  
encore

Mes amours en toi ma complice  
ma grotte des mille et une nuits ...  
tu laissais entrer ces corps lisses  
ôtant leurs linges sans un bruit

Et tu t'ouvrais large et profonde  
comme un grand vaisseau de haut bord  
appareillant vers tes doux larges  
et rentrant avec l'aube au port

Non jamais tu n'as murmuré  
si je fus impudique à tes murs  
ni aux vierges ni aux putains  
tu n'as jamais dit de mots durs

*L'adieu aux Pierres*

On s'aimait ! C'était bien cela ?

Moi loin de toi pendant des mois ...  
que d'hivers tu as passée seule  
glacée de froid !

Puis vint le temps des solitudes  
où je vins me blottir là  
réveillonnant sur des sourires  
que tu conservais dans les draps

On se réchauffait l'un à l'autre  
en allumant mes souvenirs  
et regardant brûler ton bois

On me saluait de par ton nom  
et j'étais toi  
on t'appelait de par le mien  
tu étais moi !

Et puis et puis ...  
j'ai dû vieillir !  
je me suis mis à t'en vouloir  
je me suis pris à ne te voir  
que comme les autres ...

C'était le temps les femmes la vie  
qui foutaient le camp  
c'était pas toi !

Peu à peu je t'ai dépouillée  
de ce que je t'avais donné  
j'ai voulu te rendre minable

Tu serais laide et sur tes murs  
j'allais voir tes rides et c'est sûr  
que tu deviendrais haïssable

*L'adieu aux Pierres*

Saison après saison j'ôte tes vêtements  
je te mets à vendre à l'encan  
il ne reste que ta chevelure  
de lierres

Comme tous les amours ma belle !  
c'est jamais elle qu'on quitte  
mais les mains autour de sa taille ...  
qui ne seront jamais pareilles

Dernier repas ...  
ils sont quatre à se faire la tête  
elle le cœur les yeux et l'estomac  
qui ne veut pas d'assiette

Les yeux louchent dans la soupière  
la louche fait mouche sur les paupières  
et leurs poches ne se vident pas

La tête tourne sur un vieil air  
vers les murs nus depuis hier  
tout à l'heure j'irai voir la mer  
mais la fille ne viendra pas

Seuls les passants dans la ruelle  
rien fort et ça fait mal au cœur  
à lui qui ne voit plus qu'elle  
au fond du verre et il a tort

On a encore sa clef on referme sa porte  
je vais au café que t'importe  
saluer les copains  
mais leurs visages aux vieux paumés de l'ultime heure !

La tête se souvient elle d'hier  
le cœur décompte ses misères  
les yeux dans le verre des autres  
et l'estomac ne veut rien boire ...

*L'adieu aux Pierres*

Rentre ... elle t'attend

Et le feu brûla jusqu'à l'aube et je m'étendis près de lui  
les flammes dansaient en ce mai un ballet d'Igor Stravinsky  
puis je vis s'échapper quelque chose qui semblait rire  
dans la fumée puis dire

Je vais où va toute chose  
et où tu vas je puis aller  
les maisons de pierres ont deux âmes  
tu m'as nommée "l'Oiseau de Feu"  
toi tu passes et moi je demeure  
et cependant je puis aller.

Paris 1992





*Pièce en forme de Toi*

**M**a harpe au corps de soie  
frileuse et immobile  
il me faut jouer de toi

harpe aux cordes d'amour  
il te faut lente et dure

accordée à ma main  
j'en connais les soupirs  
il en faut d'autres

ma harpe je te ploie  
vers un tiède océan

l'orchestre pluie te serre  
ma harpe à pleine main  
résonne à toute gorge

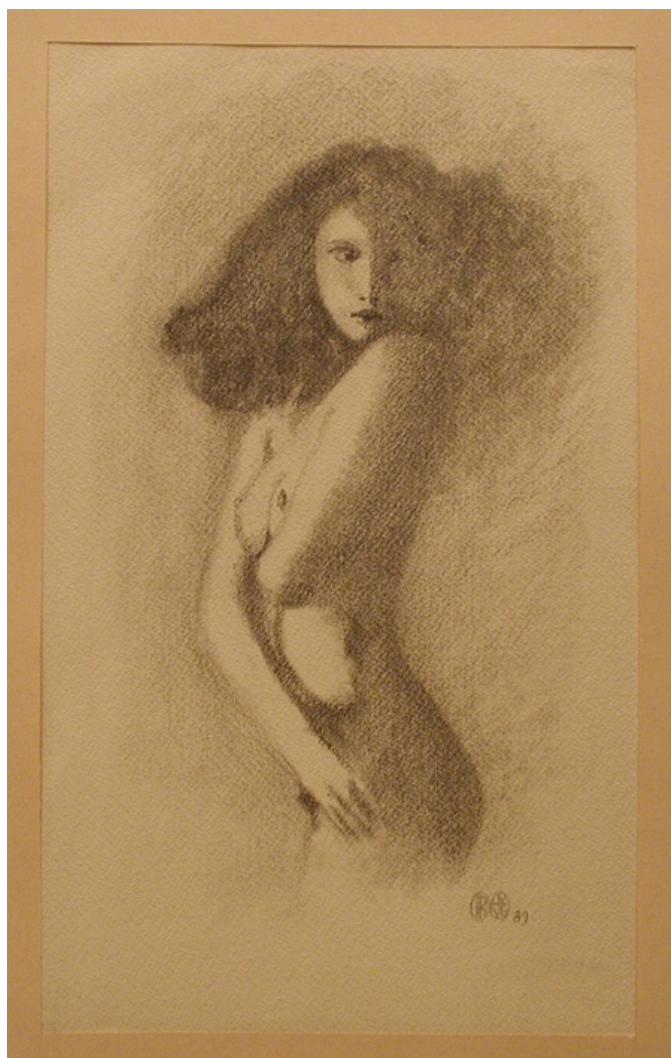
fouillée de part en part  
ma harpe au corps d'enfant  
qui a mal de frémir  
et glisse sous les doigts  
vers une source absente

harpe à la chair de femme  
qui claque dans les mains  
et vous mord à l'épaule

harpe à chevelure d'ange  
qui peut noyer l'étoile

harpe pouliche folle  
qui chante toute seule  
mille lieues dans la nuit  
avec sa croupe en feu

*Pièce en forme de Toi*



*Pièce en forme de Toi*

enfièvre les cascades  
et va jusqu'au soleil  
crie

j'ai du souffle pour toi vers d'autres galaxies  
crie encore

mes mains sont inutiles  
mais je ferai des fouets avec les fils des fées  
qui pleurent dans tes yeux

hurle donc aux tonnerres  
vois les pluies sont sur nous  
ta chevelure ruisselle  
notre monde est petit  
à peine on peut le voir  
et voilà bientôt mille ans qu'on a quitté la chambre

mais crie  
nous sommes plus loin que tout  
et je ne sais si quelque chose  
quelqu'un peut encore nous entendre  
se souvenir de nous

harpe femelle ouverte  
ma bête incandescente  
tous les soleils sont morts  
tu n'es plus qu'un brasier  
et tu n'as plus de voix

trop de lumière ici  
tes yeux se sont fermés  
trop de chants dans la tête  
tu n'entends plus la nuit

harpe remplie  
harpe comblée  
aux cordes distendues

*Pièce en forme de Toi*

harpe vidée de vie  
et blanche d'harmonie  
ma harpe exsangue et lasse

harpe rompue de bruit  
harpe brisée de sons  
cassée et pantelante

petite harpe douce  
au creux de mon épaule  
petite soie fragile  
longuement chiffonnée

fils tendus roulez vous  
doigt de pluie  
voulez vous.

octobre 1976



*Je chante le chant du Temps...*

**Q**uand trouverons-nous un peu de temps pour nous aimer  
maintenant que nos joies sont plus brèves  
et que le hasard nous cache à nous-mêmes nos corps,  
quand reprendrons-nous le chemin de nos corps  
maintenant que je presse le pas et que le vent  
et que le vent emporte ailleurs, à chacun, nos mots séparément.

Je dis que mon amour est aussi dans cette ville  
il dormira seul comme moi cette nuit  
tout le temps qu'on m'a pris  
et que j'ai laissé passer  
m'amène au blanc alcool  
au lieu d'aller chez toi

parce que tu as gardé ta robe d'encre noire  
et qu'immobile auprès d'un puits  
tu fermes déjà les yeux  
je tourne la tête dans la direction du soleil qui se lèverait  
parce que sous ta robe est un linge incolore  
et qu'indolore au pied du lit  
tu retournes dans ton enfance  
j'enferme mon envie dans sa boîte noire qui se laisse clouer

là-bas  
là-bas c'est où je vais et tu me suis trop vite  
là-bas les camarades portent des scapulaires  
leur fête est si étrange  
comme elle me fait envie  
amour... empêche-moi d'aller pour les rejoindre  
avec des syllabes muettes tu enfantais le matin

des glycines  
au dehors  
et à l'abri du givre

*Je chante le chant du Temps...*

quand aurons nous gagné notre temps de confiance  
les deux mains refermées sur un édredon blanc  
la chanson revenue la chambre de l'aimance  
devrons nous le payer du rôle des gisants...

je me vois sous tes yeux comme partir en mer  
je monte et je descends la vague temporelle  
et c'est bien toi qui gonfle au presque lointain clair  
d'une demi-chambre éteinte  
qui fait peur à mon ombre

gentils coqu'licots mesdames  
gentils coqu'licots nouveaux ...

quand trouverons nous un peu de force pour accrocher nos bras  
à nos épaules  
visser les têtes à notre cœur  
vaporiser de rire un peu notre visage  
et nous mettre à l'oreille une fleur d'hibiscus ...  
et vivre  
vivre.....  
j'ai l'impression dernière que les autres sont morts  
on n'attend plus que nous pour fermer

je rends du vide avec des mots  
je prends la peur avec à boire  
je verse la mort avec ma peau  
je sens la vie avec le soir

je veux je voudrais essayer au moins une fois  
me démaquiller là... pour que l'on rie de moi  
pour ne pas être seul à me regarder faire

*Je chante le chant du Temps...*

voilà je ne sais pas mentir  
et j'en rêve  
et j'enrage  
alors je mens mal  
et je m'en fous

je suis un rachitique pris entre deux faux  
je suis un alcoolique pris entre deux verres  
je suis anachronique pris entre deux guerres  
pourtant je sais que je puis dire des mots très doux  
qui me calment  
et me font oublier le temps que je les dis  
le temps que je les aime  
que je ne voudrais jamais  
mourir

j'ai descendu dans mon jardin  
pour y cueillir ...  
... je ne me rappelle plus très bien ...  
eh ! vous... madame...  
s'il est certain que nous sommes les seuls survivants de ce  
honteux naufrage  
permettez que je vous demande ...  
à voir vos yeux vous avez beaucoup pleuré  
comme vous regardez ...  
mais qu'y a-t-il là-bas ...  
vous avez vu partir quelqu'un ?  
au moins regardez moi pour la première fois ...  
au moins regardez moi comme pour la première fois

et-je-vais-convoquer-un orchestre-de-singes  
pour témoin je prendrai... mon chat... des colibris...  
et des lézards géants revenant d'un autre âge  
si je trouvais le temps pour te redécouvrir  
pour inventer de toi une image équivoque  
et pour débarrasser ce portrait... des... portraits  
alors

*Je chante le chant du Temps...*

ma joie ma vie comme dans ton village  
devant un poêle de fonte et face aux chaises mortes  
sur un fond neige amour sur un fond neige morte  
et à la lueur d'un seul chandelier

comme tes yeux ont navigué beau rêve...  
comme ils se font argent sur un masque de cuivre  
comme au loin tu regardes et comme tu te lèves...

la fille du roi m'a pris la main  
la fille du roi m'a pris la main  
et m'a conduit devant son lit....  
gentil coquelicot madame  
gentil coquelicot  
nouveau...

Quand trouverons nous un peu d'amour pour notre temps !  
maintenant que nous savons comment il s'en va...  
et que les passages nous masquent à nous mêmes  
quand trouverons nous la cachette illusoire des mots abandonnés  
maintenant que nous savons le vent  
et que les joies n'emportent pas ailleurs nos corps infiniment...

Octobre 77



*Je chante le chant du Temps...*



*Chanson pour Moi*

**C'**est peut-être un matin tout simple et tout tranquille  
autour de toi des gens connus vont dans la rue  
le journal est tombé quelqu'un a dû mourir  
il y a un peu de vent mais on est en hiver

au tout petit café d'en face il y a de la lumière  
un camion s'est garé sous le grand arbre mort  
des passants voyageurs s'éloignent de la ville  
sur un coussin très chaud la chatte qui s'éveille

c'est vraiment un matin très doux et familier  
un soleil plus que lent ranime la maison  
quelqu'un a dû mourir cette nuit tout est calme  
et la théière à fleur s'éclaire d'une rose

toutes les femmes que tu as connues sont là  
dans ta mémoire réveillée maintenant l'heure  
de vivre tinte et lasse l'envie se fait jour  
d'être loin d'être ailleurs mais il est tôt encore

ta main se pose sur le vide un klaxon chante  
le téléphone des pas la chatte s'est levée  
on glisse le journal sous ta porte c'est le jour  
vraiment dormir encore et pour longtemps tu penses à toi

quand tu ouvres la porte c'est un carillon d'orgue  
entendu voilà plus de trente ans au bord de la plage  
au seuil de ton enfance une route d'école  
jupes d'enfant allant parfums de la guimauve

quand tu fermes la porte et pour quitter la ville  
c'est peut-être un matin tout tranquille et tout simple  
derrière toi des gens connus vont demeurer  
il y a un peu de vent le journal s'est ouvert.

1978

*Chanson pour Moi*



*Au café des Brumes*

**E**t si tu revenais dans cette rue d'Avril  
Qui sentirait encore le vent et puis l'écume  
Le sable à marée basse de ce port de Trouville  
Et que tu lises écrit au mur "Café des Brumes"

N'y entre pas -veux tu- mais cherche un autre asile  
Pour boire à sa santé pour vider l'amertume  
Descendre la beauté -merveilleux- disait-il  
Lorsqu'il tenait son verre avec son porte plume

Quand il te regardait voyais tu son profil  
Ce jour là au soleil et son ombre au bitume  
Des rues de son enfance et toujours en exil  
Sa main droite tremblant quand il parle et qu'il fume

Savais tu qu'il voulait t'emmener au Brésil  
A Bali au désert et qu'il sentait les grumes  
Et l'asphalte aux cordages et le fruit chaud nubile  
De fillettes en toi que son envie consume

Au delà des nuits mauves et du réveil fragile  
Tu fus là son enfance équivoque et posthume  
Plus la terre pas la mer mais bientôt la presque île  
Son univers à lui fut un "Café des Brumes".

Trouville/mer - Paris - Avril 84



*La Danse rituelle des Mots fous*

**P**eints sur le plafond de mes rêves  
chaudement décoré d'amours  
si précieux que le corps en tremble  
si lointains que brûlent les yeux

elles sont placées là toutes seules  
par le hasard qui fait l'image  
et dans le souffle d'années mortes  
rappellent un futur déjà loin

tellement vives que c'en est trop  
plus vraies qu'un rêve qui sommeille  
plus dures qu'un songe qui endort  
et plus rares que les immortelles

lentes elles sont dans le temps  
lourdes elles vont au cœur  
parlant dessous leur chevelure  
à leurs invisibles compagnes

détachées de tous les devenir  
échappées à toute pesanteur  
enfuies de l'infinie mémoire  
du Temps qui crève sous leurs pieds

elles dérivent en spirales  
ralenties d'un battement des cils  
allongées par l'inévitable  
puis retenues par des sourires

fous dans leurs yeux de désirades  
cachant la fleur du magnolia  
offerte et close et qui s'entr'ouvre  
à la cadence d'un combat singulier

*La Danse rituelle des Mots fous*

fixes-tu les points de leur chant  
aux bouches embrassant le vide  
gardes-tu en toi le passage  
de ces impondérables crises

peux-tu retenir un peu plus  
ton envie de tout limiter  
et jusqu'au besoin de te fuir  
par delà ce ciel de lit mobile

ce serait bon de renoncer  
de se perdre au plus proche abîme  
pour n'avoir rien à espérer  
ni le regret ni la révolte

arrêtez de danser là-haut  
syllabes démentes à présent  
au corps de nuit au souffle d'algues  
les tourmenteuses en ma cervelle

les affameuses de solitude  
les perversions du raisonnable  
accouplez-vous loin de mon lit  
laissez-moi à la dialectique

aux verbes tout-faits dans les moules  
des habitudes et des miroirs  
ce serait bon de chavirer  
dans l'oubli de son impossible

morceaux de mots aux chairs nouvelles  
parfum de phrase à la peau douce  
chorégraphie d'idées mutantes  
ballet des sens et des concepts

*La Danse rituelle des Mots fous*

nymphette exténuée des images  
odalisque de l'illogique  
femelle en rut d'anti-raison  
gouge accouchant d'un trait génial

incroyable sabbat de tête  
ça ne peut vivre que dans l'alcool  
ce plafond est un foie pourri  
qui va crever dans un instant

son abcès de misère lente  
me noyer dans l'imaginaire  
en m'écrasant des corps rompus  
de belles putains inventées

1978





## *Etats d'Ame*

**E**tats d'âme - amies anciennes  
ainsi que maîtresses oubliées  
tendresses de mes poèmes  
dans des enveloppes enrubannées

états d'âme - vieille jeunesse  
pouissant d'avoir trop traîné  
et qui s'accroche comme une soularde  
à mes cuisses pour se raconter

états d'âme - langueur douloureuse  
portée de salles d'attente en hôtels  
comme les valises d'un voyage  
qu'on n'a pas le temps de ranger

états d'âme - sœurs trop équivoques  
toujours jumelles dans vos nuits  
partageant trop souvent ma couche  
vous caressant par dessus moi

états d'âme - alerte - tu trembles  
le fouet le rasoir ou le rire  
fous les dehors car j'ai donné  
marre - ca suffit - trop profité

états d'âme - ha ha ...  
c'était délicieux  
spleenard en diable  
foutrement doux

un cocktail de rupin ringard  
dans les night clubs pour habitués  
au fond de tes tripes un bacille  
comique choyé chien chien chou chou

*Etats d'Ame*

Et là maintenant  
tu es là le nez devant ton assiette  
vide - bandant la fourchette à la main  
là tu la vois ta vie ...

1978



*Omphale*

**M**a fille  
la mal aimée  
toi qui ressemble trop  
à une autre que l'on a connue

Pourtant il aurait pu y avoir  
tant d'amour  
pour toi dans cette maison  
si j'avais pris le temps  
de t'y laisser rêver  
si l'on avait pris le vent  
pour s'écouter ...  
être bien  
si j'avais seulement su  
te regarder

Ma fille  
ma tant aimée  
à l'instant où tu pars  
au moment où je sais que tu ne viendras plus

Je songe à un amour quelque part  
dans le monde  
qui te ressemble tant  
qui lui ressemble enfin  
seulement quand tu t'en vas

On ne sait jamais bien le prix du temps, du jour,  
des petites choses, des mots qu'on ne dit plus ou pas ...

Ma petite fille  
oh mon amour  
tu me deviens plus chère  
que tous les autres  
en ce moment  
peut être seulement  
parce que tu t'en vas

## *Omphale*

Pourtant tous ces mots d'homme un peu fatigué  
tu ne les comprends pas  
tu es une petite chatte  
une vraie avec quatre pattes  
symbole vivant de mes refus  
robe crème

Et toi  
au moins ne te rappelle pas  
celui là  
qui t'a vendue comme tous ses amours  
et ses souvenirs  
et qui reste là  
lui, la vraie bête à boire  
bêtement dans le soir  
en pensant à lui qu'il n'aime déjà plus.

Mais toi... je t'offre toutes ces étoiles  
ma petite princesse  
et trois jasmins pour toute ta vie  
et moi, enfin, je filerai  
le Temps, le dernier de mes travaux,  
Omphale ...

Octobre 1978



*Ma Mère...*

**P**etits instants  
petits moments  
trop vite

ma mère ...  
c'est un fauteuil dans l'ombre  
dévoré de nuit à ses quatre pieds  
et qui a froid dans son dossier.  
Au dehors le jour tombe

Lasse de compter le temps la pendule arrêtée  
marbre noir.  
Vide la table luisante sertie de quatre chaises  
hier on dinait là.  
La vie s'est arrêtée ... non la vie continue elle persiste  
recroquevillée dans des mains froides lissant  
lissant perpétuellement la blouse  
hors des bras vides du fauteuil

Toute petite, se faisant plus humble que son ombre  
elle dure madame la vie ...  
et contre le dossier tout froid  
une autre dame qu'on ne voit pas  
debout - elle a l'éternité -

Penser ? comment ?  
Pleurer ? pourquoi ?  
Sentir ? on n'est même plus des bêtes  
Dire ... ce n'est qu'une habitude  
Se taire ... on est trop faible, ou on n'a pas appris

Devant ce souffle court qui remplace une horloge  
devant ce masque las qui se creuse en cadence  
face aux pauvres doigts gourds qui battent dans le vide  
tu es seule ma maman dans l'encre de ta nuit.  
Peu t'importent les mots que tu n'entends même plus ...  
je te vois brune et belle quand tu m'as enfanté.  
Tu dors ... d'un vague sommeil peuplé d'absentes images

*Ma Mère...*

Je marche vers la gare, on se meurt dans ce monde ...  
dans ce monde qui n'est plus le tien !  
J'ai traversé la ville. Tu me prenais la main  
jadis. Tu voulais me montrer l'univers.  
Si petit, un fauteuil dans l'ombre  
et dévoré de nuit depuis ses quatre pieds

Mon siège dans le train ! Tes doigts dans le fanal arrière  
c'est un express un grand rapide. Paris.  
Des rues de nos jeunesses ! En marchant,  
je tète ma cigarette, maman !  
Dans les rues des jambes de femmes ...  
cinglées d'un grand vent froid

Dormez ma mère  
vos fils sont grands.  
Vous vous éveillerez à l'heure dernière  
quand vous verrez leur doigt  
tapoter le fauteuil



## *Le Strapontin*

**V**oyez-vous ...

C'est un vrai théâtre

Des loges un parterre des galeries des feux de rampe et puis  
des herbes un trou de souffle des pendrions

Un vrai théâtre en France

(prononcer le nom de sa ville c'est déjà pleurer de mémoire ...)

... en France c'est un théâtre à l'italienne

Au plafond est peint Apollon

charmant le sourire aux lèvres

Voyez-vous ...

Je suis entré là mon havresac empli des mots de cinquante morts

des poètes criblés de balles étendus sur le ventre

devant les fauteuils rouges j'ai tout jeté sur scène

les comédiens sont arrivés

des hommes ont cloué des châlits

et demain ils vont jouer la guerre

Je me suis installé au premier

au strapontin 1019 bis

(je n'ai pas trouvé le 1418 ter)

Il m'a semblé humble

est-ce que je le mérite ?

Cela fait donc deux jours que sur les planches ils apprennent  
à se battre tels des hommes

J'ai branché une cassette dans mes oreilles pour écouter Callas

Besoin de la mort chantée par une femme !

Je songe à celle qui vend du rêve

à la caisse et qui lave aussi le théâtre

l'épongeuse des pleurs demeurés

la balayeuse des états d'âme

l'arpenteuse de la salle toute vide

la tourne en rond de la nuitée

qui balbutie des mots d'azur

entre les fauteuils de pourpre

une serpillière dans ses mains blanches

## *Le Strapontin*

Madame Madeleine oui c'est son nom  
comme la femme de Magdalah qui séchait la sueur de Jésus  
un peu pour elle ces souvenirs  
en mémoire de toutes ses peines  
dans son théâtre à l'italienne  
quand tous les autres sont partis

Je suis assis sur le strapontin 1019 bis  
et je regarde votre loge messieurs les maires  
songeant aux Césars dans l'arène  
à Barabbas à Spartacus aux gladiateurs  
et puis aux lions !  
- Qui t'a fait roi ?  
(c'est un acteur qui parle)  
L'Empereur a mis le pouce en bas -pollice verso-  
- C'était un beau combat !  
Le lieutenant Péguy rêve aux blés de la Beauce et tombe devant  
Paris  
On applaudit. Et le képi de Foch vole dans la galerie  
Les yeux bleus de Pétain brillent aux projecteurs  
la moustache de Joffre a pris feu  
- Feuer !  
Au premier rang le kaiser boit de la quetsche à la bouteille  
Un paquet d'hommes en sueur sont perdus dans la boue  
marmites et trous d'obus bidons gamelles cambuse ...  
- Recommencez !  
C'est rien : c'est du théâtre !

J'entends Callas chanter "Casta Diva"

La scène s'éclaire et tout se tait  
Madame Madeleine referme la porte de ma loge  
j'y ai fait entrer une petite fille qui n'a jamais vu de théâtre  
elle a des yeux couleur de Lorraine  
La scène s'éclaire d'où vont sortir des morts que j'ai ramenés là  
c'est leur dernier voyage  
qu'on les laisse dormir



## *Le Strapontin*

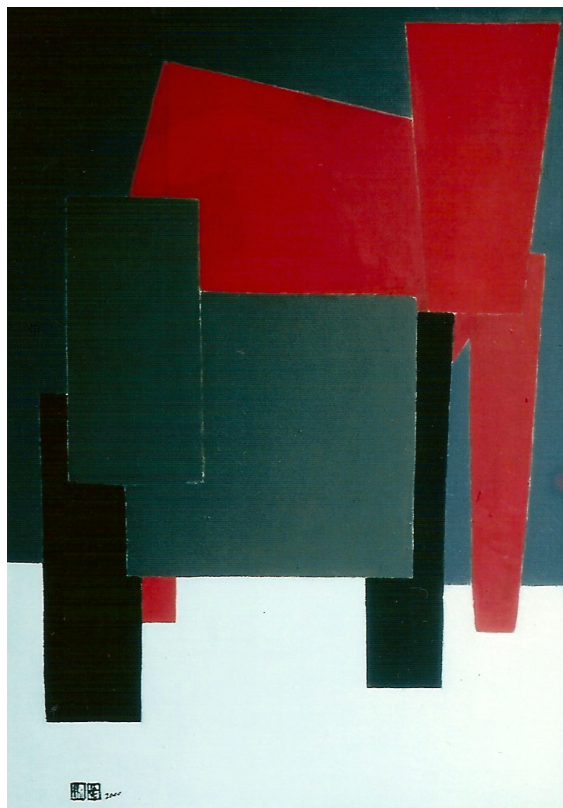
leurs frères d'armes ont cent ans  
quelques uns dans la salle rêvent à leur berceau à leur maman !  
Comme elle va vite la vie  
comme elle vient vite la mort.  
Déjà ça fume et ça tonne sur scène !  
J'entends de vieux cœurs battre  
je vois un jeune sourire près de moi quand commença  
LA BATAILLE DE VERDUN

Je lorgne un peu de biais vers un strapontin clos  
et je songe à l'offrir au même de l'Assistance  
tombé voici longtemps dans la "Grande Illusion"  
Il disait étendu sur son champ de douleur  
- Vous direz que je suis perdu dans un grand champ de bataille  
comme un jour on m'a trouvé dans la rue ...  
(Toutes mes nuits de travail, gamin, je te les offre  
ne serait-ce qu'à cause de mon nom)

Fini  
la salle est vide  
les acteurs vont souper les autres vont dormir  
la petite fille ses rêves  
les soldats leur silence  
les morts leur pieux oubli  
Madeleine son théâtre  
et moi un matricule  
1019 bis.

Verdun Juin 86 - Paris Mai 87

*Le Strapontin*



**C'**était le temps des soleils noirs  
ainsi la lune ciselait des coupes en plein  
et des étoiles aussi lentes qu'Elle  
y déposaient à l'aube ou des larmes ou des bribes de mots

on s'exprimait en grappes de langues en bocaux de lèvres  
des eaux de vie naissaient quand mouraient les silences  
à la nuit la lumière inondait sa ligne d'existence

au creux d'un vallon de draps moites  
sa sueur m'était promise en nos suaires  
Elle persistait son temps d'enfance

J'aligne une impudeur de Tartare sur la parallèle de sa géométrie  
femelle  
arcs sous-tendus porteurs de rondes bosses et d'architraves  
j'élève en l'écrasant une crypte byzantine à la gloire de son  
enfance  
l'âcre eau de ses terreurs surnage ochre sur sa peau  
Elle pleure

C'est ainsi que je l'ai connue  
Elle rencontrée ailleurs  
ailleurs ... un saint lieu  
lundi jour de la lune  
Elle vint en brin de verte lune en médaillon d'ivoire  
toute pétrie d'herbe humide avec au bout des cils du sable  
c'était comme un pommier planté en plein désert

Je l'aimai comme on sait les impossibles paysages  
les fata morgana les auras les mirages  
je l'exigeai de mots  
je la tournai de verbe  
ainsi que jarre pleine qu'on craint briser lourde d'un précieux  
liquide  
où l'on voudrait tant boire

*Ginger palm - Tiger balm - O Tannenbaum*

Entre deux volga de petite eau blanche  
elle se laissa déchirer  
labourer comme une terre un soir  
- en ces temps le soleil nous visitait à la nuit -  
fille source femme fleuve enfant mer

Elle touche du bout de doigts improbables  
le corps des hommes comme volcans qui vont mordre

Oh ! monseigneur de Nazareth qui savez le son des vingt quatre  
cloches des jours  
protégez mon amour des heures qu'elle ne doit pas connaître !  
délivrez la des rêves infertiles  
épargnez lui les minutes inutiles  
faites donc que les doigts qui devront la toucher  
aient bien le goût du miel  
et que le verbe enfin qu'on dira sur sa tête  
n'ait que le doux relent de vos eucalyptus  
pour le vin de Cendrars pour le sang de Peguy  
pour la soif d'Omar Khayyâm  
et puis le vent d'Artaud  
le souffle de Nerval  
les routes d'Hardellet  
donnez lui monseigneur  
- ne sommes nous pas cousins -  
l'ongle de votre amour  
quand je lui donne ma main

Dites donc à votre mère que je ne sais vénérer  
mais qui fut dame enfin  
dites lui qu'en cette nuit je ne suis qu'un gamin qui a peur  
dites lui qu'en ces heures je veux les voir là  
les hommes les virils à la voix mâle et chaude  
ceux qui parlent des femmes devant les verres éteints  
capitaines allumés de lumières humaines  
devant les phares obscurs qu'ils ne voient qu'au matin  
ceux qui sous-louent aux yeux la beauté faite de larmes  
qui exhibent à l'encan l'immense rêve des gosses

*Ginger palm - Tiger balm - O Tannenbaum*

On dirait de grands singes primates lorgnant des petites filles  
avec la caisse enregistreuse de la Banque Rothschild

Ma petite fille a un corps de soie  
et des mots par intermittence  
quand elle vous laisse pénétrer en son palais  
ce sont des tentures ajourées qui perlent des syllabes  
celles qui manquent au fil des mots au fil des heures  
je les ai retrouvées dans ses profondes fibres  
faites de sang de miel et de lait  
ainsi qu'agnelle ouverte où je ne blesse pas  
lascivement je l'ouvre peu à petit  
c'est la plus belle pouliche du monde  
j'intuitive les espaces cachés d'elle dans les méandres de ses  
genoux  
au cœur des voyages en ses muscles cachés  
j'y sais lire les mots qu'elle me cache  
je les délivre de leur pesanteur en plein vol

J'ai crié des syllabes muettes tandis qu'elle m'arrachait mon  
souffle  
- jamais enfant ne vous brise comme elle le fait-  
je lui murmure qu'elle est enfant et elle le sait  
elle est aussi plus que femme et ne le saura jamais

Ma petite fille est sur le chemin du Tout  
et elle l'ignore  
elle est prêtresse en son autel  
elle doit régner  
taisons nous de crainte qu'elle n'en ait peur ...

En cette nuit je suis seul pour parler d'elle  
j'ai faim de son ventre et de la montagne de ses mouvements  
j'écris Toi avec le goût de Moi  
Règne ...  
ou bien demain ne sera pas !



*La traversée du parc Montsouris*

**C**e sera en décembre un dimanche de neige  
Juste avant l'heure du thé  
Vous marcherez pensive un peu lasse et rêveuse  
Dans l'allée d'un grand parc  
En songeant à ses vers que vous disiez alors  
Quand savaient rire vos yeux et que moi j'en pleurais  
Dans la fourrure noire enfouis sous votre col  
Vos doigts se sont posés vous restez immobile  
La belle enfant qui chante et retient votre bras  
La brune adolescente qui danse dans vos pas  
Qui pose ses bottines où vous placez vos bottes  
Rêvant ailleurs ... Là où vous n'êtes pas  
C'est votre fille n'est-ce pas ?

Vous avez donc choisi le chemin sur la droite  
Là où sont des traces de pas  
Comme c'est long comme c'est lent  
Votre route à nouveau vers moi  
Je suis là sur le banc sous le grand saule en pleurs  
Tout endeuillé de blanc et je vous vois venir  
Et je revois les jours et je ressens les nuits ...  
Pas à pas pieds à pieds vous remontez l'allée  
Comme elle vous paraît longue comme elle vous semble dure ...  
Souffrez vous mon amour ? Oh ... soufflez-vous mon rêve ?  
En marchant dans mes pas en errant dans ma trace  
Et tout soudain cela s'arrête

*La traversée du parc Montsouris*

C'est l'instant qu'a choisi votre enfant pour vous dire  
- Oh ! Vois maman un palais qui se meurt !  
Sa main gantée découvre et montre le Bardo  
La triste ruine du Parc Montsouris  
- Cela paraît bien vieux dites-vous tout en chœur  
Et vous riez bien sûr  
Alors un peu de neige a glissé sur mes yeux  
Et tu reprends ta marche et tu lances ton cœur  
A l'assaut des derniers pas à faire pour obtenir ton paradis  
L'enfant s'ensauve alors vers l'auto qui attend  
portière ouverte et hors les grilles  
Heureuse elle crie : il a acheté des gâteaux !  
Et le moteur alors beugle comme un veau d'or

Toi ! Et toi tu suis ta route de neige mon bel ange ...  
J'évite de crier pour ne pas briser ta petite âme !  
Cette âme qui s'accroche aux rares vertes branches  
Enfin tu te retournes mesurant le chemin  
L'ai je bien traversé ?  
Tu as vu quelque chose et tu trembles soudain  
C'est un bonhomme de neige qui est tombé du banc  
Et qui cherche à genoux dans d'immenses draps blancs  
Un reste de ton corps et de nos cœurs d'enfants  
On t'appelle ! On te nomme ! Vas tu aller ... enfin ?  
Je suis tombé sur notre lit d'hier c'est le plus chaud du monde  
Va boire ton thé amour ! Moi je fais chauffer l'eau.

Paris, mars 86



*La traversée du parc Montsouris*



*Pour une mort raisonnable*

**O**r ce sera un matin clair  
carreaux lavés  
la chambre blanche  
rideaux ouverts  
la ville palpite  
à cœur fermé

deux mains brûlées  
cerclent un ventre  
étouffé de bacilles

c'est déjà moi le vieux  
aux joues creuses  
je serai rasé tout à l'heure  
par des doigts parfumés

je sentirai la chaux des murs

chuchotements  
édredon glacé  
il bouge un peu  
il a bougé

je puis penser encore  
tiens tiens  
la mort n'est pas le dernier mot écrit en fin du dictionnaire

je puis encore penser à un berceau  
ainsi qu'aux fleurs qui ont poussé depuis

plus rien à tenter économiser  
pas même un cri

que font-ils là  
autour  
à se remplacer

*Pour une mort raisonnable*

j'attends attentif aux vols silencieux  
qui se lancent depuis l'intérieur

déjà ne plus voir les visages  
les crânes des vivants

Oh .. je viens de descendre  
un peu  
nouveau monde

gorgée d'alcool imaginée

Ah .. ne pas avoir peur

moteur au loin  
je voudrai être  
ailleurs

Je ..  
tissus  
cousus  
les points prisons

Tiens ..  
personne ne m'écrase  
serai-je devenu invulnérable

l'ouate crisse  
tampon  
coton  
alvéole

rappelez-moi mon dernier repas  
quelqu'un a mis dans la soupière  
des œufs de contagion  
éternel néant  
cher ami

*Pour une mort raisonnable*

madame  
un temps pour toute chose  
la résignation  
docteur

celle qui se penche pour m'embrasser a  
des lèvres de morte  
ces gens là vont mourir

et je ne puis vraiment pas les aider

un moteur  
de mouche  
bleue  
combat

je me restreins  
j'appelle le froid

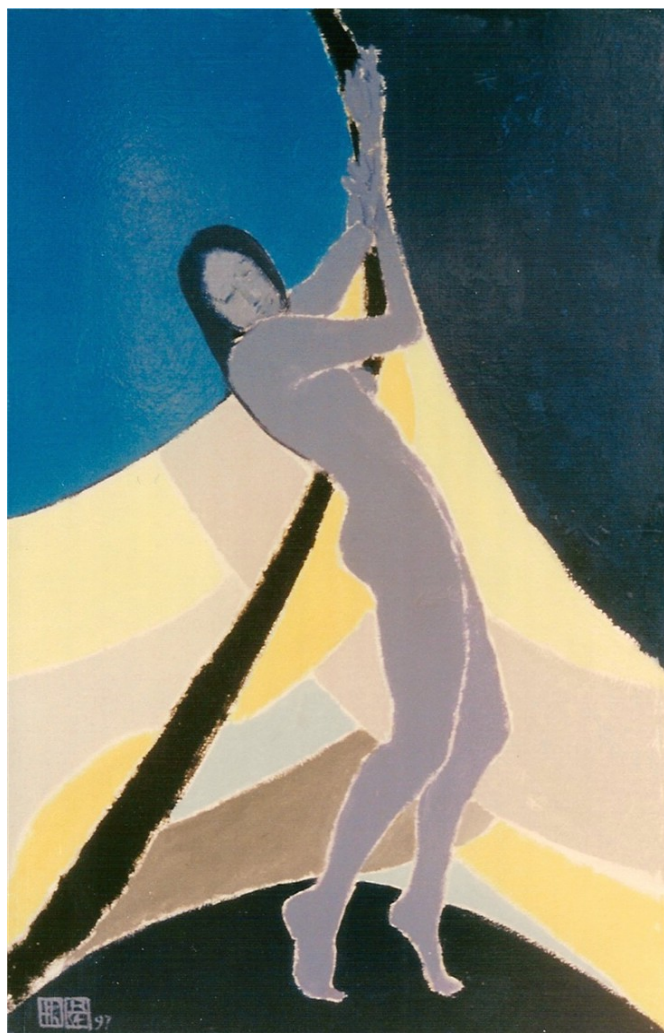
une bulle claque  
depuis l'intérieur  
tous ces bateaux perdus au fond de ses viscères

obscur sostenuto de cordes

les bagages à main de ma mère  
encombrent cette dernière porte à franchir  
il faudrait sauter maintenant

mûrement réfléchi  
si j'ouvrais les yeux  
je pourrais voir Venise  
la brume givre les cils

attendre  
il faut attendre  
que les deux planètes  
soient exactement en face l'une de l'autre



*Pour une mort raisonnable*

une demi-heure  
docteur

il a encore le temps de vous aimer  
mademoiselle  
non pas vous  
l'autre  
ils doivent déjà être partis la chercher

ma mère est toujours en retard  
attardée à chercher son browning  
dans une boîte à gants

Non ...  
à éventail mon petit

la voix remonte doucement la rue Lepic

ne la laissez pas aller à la dérive  
sa tête s'en va heurter la verrière  
lourde  
des magasins Dufayel

train  
couleur vert neuf  
ils déplacent sans cesse les chiffres  
cette gare est exorbitante  
et le coût du billet  
un scandale

ils ne doivent pas s'en rendre compte  
et le train se faufile  
on a dû les égarer

il faut trouver la force de gagner le wagon restaurant

je sais seulement que mon compartiment est le 12

*Pour une mort raisonnable*

professeur ...  
voilà qu'il se met à compter

un quart d'heure encore

toutes les toiles du Louvre  
voilà qu'il les compte du doigt

mais dépêche toi mon enfant  
le musée va fermer !

cette course est trop pénible  
j'aurais dû envoyer quelqu'un à ma place

sa mère est-elle arrivée ?

je pourrais glisser le long de la coursive  
et atteindre  
et atteindre

libéré  
j'ai dû quand même commettre un crime en sortant

vertébral  
cassure  
une certaine moelle

en grande quantité  
chère madame

Oh ...  
il vient de tacher son oreiller

le tigre est enfin libre de se balader sur le pont des premières  
nous serons à Colombo vers 16 heures

le thé nous attend  
la tasse m'échappe des doigts

*Pour une mort raisonnable*

c'est toujours comme cela avec la puberté  
madame

il a dû trouver une jeune fille  
dans cette jungle tropicale  
salle de bain obscure

Tiens ...  
je me suis perdu

craquement sourd à l'intérieur  
plus fort  
une bulle très blanche  
qui grossit

tant de force en lui  
je sais  
je sais

une jeune fille à la chevelure défaite dans la salle de bain obscure

seul avec elle quelques secondes

les ongles ouverts sur les carreaux de faïence  
les yeux dérapent comme des roues folles  
sur une route glissante  
de nuit  
et sans phares

liane  
volubilis  
odeur  
chevelure  
ventre ruisselle  
couleur

il sourit  
c'est la fin je crois



*Pour une mort raisonnable*

un clochard vêtu de blanc  
s'est fait manger par un enfant  
devant les chevaux de Marly

la pâtisserie retrouvée  
derrière les vitres des cafés

le premier armagnac vidé dans une pipe de bruyère

un rendez-vous de minuit sans lune avec des clochers sur la vitre

la route tenue par les genoux sur la poitrine d'un moteur à nu

les caravanes de chameaux blancs et la première femme sur un  
plancher

des flacons de parfum tous remplis de jetons de casino

ten thousand dollars cash

les salons du Grace Hotel à Bangkok

et ce village qui s'envole avec moi

plus léger que la toute dernière bulle

En rêve  
des millions d'étoiles couchées avec moi  
c'est tout

maintenant je dois vous dire  
que vous pouvez partir  
il n'y a plus rien à voir  
à entendre  
vous devriez me laisser  
recevoir ma visite

*Pour une mort raisonnable*

seulement une main  
une petite main tendue  
vers le mur

la porte va s'ouvrir  
elle va entrer  
la dame  
en blanc

1978



*Chanson de la Folle au bord de scène*

**D**ans un petit théâtre pauvre en France  
où chaque soir elle jouait la folle  
devant un parterre paumé en partance  
sous la lumière étrange qui flageole

Moi je savais que les mots qu'elle disait  
étaient plus vrais que la littérature  
mais quand après le public repartait  
elle restait là c'était son aventure

Je l'ai vue rire et je l'ai vue pleurer  
danser ses amours et chanter sa peine  
certains mal à l'aise se grattaient le nez  
moi j'ai bu sa joie j'ai mangé sa haine

Elle était en feu dans ce coin tout froid  
à crier de fièvre qu'elle voulait vivre  
à gueuler la vie à trembler d'effroi  
à être un soleil et moi j'étais ivre

Puis à la fin au milieu des acteurs  
et des flonflons qui la faisaient valser  
elle tombait morte chaque soir à la même heure  
et les lumières doucement revenaient

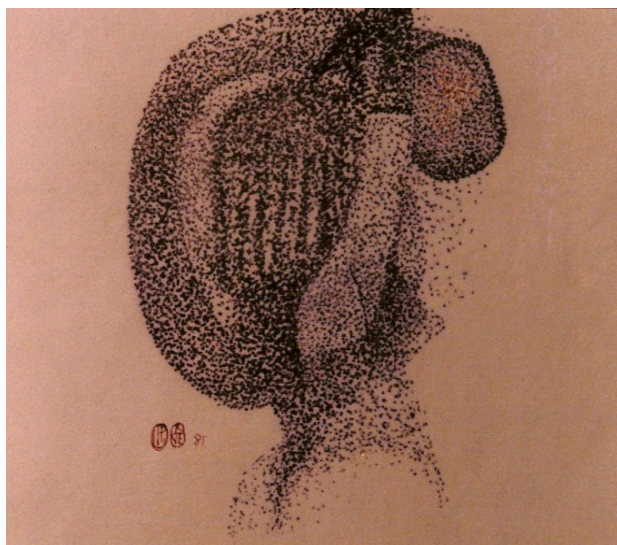
*Chanson de la Folle au bord de scène*

Un jour pourtant elle ne s'est pas relevée  
la salle non plus ne s'est pas rallumée  
je crois que le théâtre a du fermer  
peut-être bien qu'à c'est mal terminé

Je viens souvent sur le trottoir d'en face  
dans le bistrot je bois des blancs cassis  
j'attends de la voir au fond de la glace  
oh la folle mon amour reviens js'uis fou aussi

Oh la folle mon amour reviens js'uis fou aussi !

78<sup>1</sup>



---

<sup>1</sup> Sur une pièce de Charles Valentin Alkan

*Quand passent les poubelles...*

**E**st-ce vraiment une fin prometteuse pour un romancier encore inconnu que de sentir dans son rêve du jour levant, les éboueurs nègres charrier son œuvre dans une benne de détritüs ?

Un bon début est la moitié de l'œuvre chante ce proverbe, même si c'est encore l'Œuvre au noir ... Les proverbes étant bien sûr la sagesse des nations, il faut dire que l'internationalisme de la situation est un sel supplémentaire à l'anecdote.

L'année docte fut double : oui, vingt-quatre mois à raconter une vie. Eh bien, la voici disparaître tout à l'heure au coin de la rue ! Mais qu'est-ce qui n'aurait pas envie de disparaître en ces temps ? Un certain respect humain, sans doute, ou bien une peur native du vide irrémédiable dispense l'auteur d'accompagner son travail.

Qu'on se souvienne quand même que l'histoire se terminait dans une ferme normande. Mais c'était une fiction. La réalité, elle, dépasse quelquefois l'affliction, et en voici la preuve. Est-ce le dégoût, le désespoir, ou bien une incroyable tristesse apportée par les premières pluies.

"On ne se plaint pas" répète inlassablement la petite fille. Quelle petite fille veut étouffer quelles plaintes ? Un poète, que j'ai tant aimé, prophétisait au XIème siècle "un jour de bonheur prépare un an de larmes". Je viens de vivre ce jour de joies au cœur de l'été, et je n'accepte pas ces longues saisons de peines.

Le chemin à venir sera celui du silence et de l'humilité : à s'employer modestement à des basses besognes, l'auteur (l'ôteur...) saura au moins qu'il est sur la bonne pente, celle qui ne cesse de décliner. Il pourra toujours rêver à ses succès au passé antérieur, d'autant que personne n'aura eu la curiosité de lire son manuscrit, pas plus que ses nuits de froid où quelques petits mots eussent allumé un bon brasier d'espoir.

## *Quand passent les poubelles...*

Le roseau pensant a penché ce soir du côté où il doit tomber.  
"Mais donnez lui d'un coup le soleil par le visage et le voilà qui s'éclaire tout aussitôt ...". Je suis enfermé dans ma nuit qui attend le jour, qui rêve d'eau de mer. Les larmes ont la même saveur mais ne noient pas.

La petite fille lit "Le Voleur". Pour elle j'aurais volé le tambour de Léonard Cohen, celui là qu'il ne voulait plus réparer. Il aurait fait peau neuve dans une ferme aux pommiers enrubannés de bleu. J'aurais eu tant besoin de mots, même en vrac, même à trier, même de mots décolorés, passés, abîmés, effilochés, rabibochés, même des mots sanguinolents qu'ils faillent panser, laver, soigner, cajoler.

La petite fille me parle de sang quand c'est l'âme de son cœur qui est souffrante, une petite âme dont j'ai tenté prendre soin tout au long des semaines et qu'elle tient à préserver pour un autre rêve, qu'elle enfouit dans son lit de glace de l'autre côté du mur de ma chambre. Nous dormons dos à dos, tête à tête, chacun dans notre suaire. Elle voudrait vivre "à cent à l'heure" pour oublier les jours où on ne l'appelle pas, où on ne vient pas la chercher pour la reconduire ... à son point de départ. Et comme les jours sont toujours un enfer si on le baptise pas "Paradis" elle se fabrique un purgatoire.

Puis, à défaut d'amour, n'aurions nous pas droit à un peu de chaleur tendre et chaude qui fasse croire à un voyage tropical ? Dans cette fantastique église qui semble préparer à tous les grands départs, je cherchais ce soir un petit signe en regardant la pauvre statue de plâtre moderne érigée à Thérèse, ma petite amie d'enfance. A cet instant tous les lustres se sont allumés. J'ai pleuré. Je n'ai de force que si on m'en prête. Pendant les longues semaines d'absence de la petite fille j'ai œuvré comme un fou. J'avais aussi besoin d'elle pour conseiller ce grand livre, pour la peindre en fleurs et en branches, pour un gros sourire chaud en lui montrant Paris, pour ...

*Quand passent les poubelles...*

"On ne se plaint pas " ...

Non : on ne se plaint plus. On va se taire.

J'ai seulement remis quelques feuilles dans la machine afin de m'en persuader. Cela n'a pas la taille d'un roman, elle le lira peut-être un jour. Voilà, je suis en vacances ! Vacances d'un futur travailleur qui tapera des factures ou des constats sur sa machine. Le petit prince abdique. Ce sera un grand ouvrier de l'inutile. Il accompagnera même la petite fille au métro, à l'aube. Etrange rencontre ! Peut-être même un projet de roman ?

Tout est parfait dans le pire des mondes. Ou dans l'autre.



## *La petite fille triste*

**L**orsqu'elle était entrée j'avais cru ne voir que son sourire étranglé par son essoufflement. Plus tard je m'aperçus qu'elle souriait comme d'autres pleurent. Il n'est qu'une solution pour comprendre une inconnue en peu de temps : emplir le silence de verbe et sans arrêt ... Les mots qu'elle répondra, en contrepoids, seront son essence, sa chimie. Certainement aussi le miroir qu'elle me tend alors que je me refuse à la regarder. Elle en déduira sans doute que je n'entends pas ses mots.

Je lui ai longuement parlé des deux Véronique (véronica : la vera icona -la véritable image-). Pourtant la seule toile qu'elle ait conservée c'est Régine, la petite princesse poissons, si riche et si pauvre !

Il me fallu du temps pour savoir que je voulais la peindre excessivement dépouillée, pitoyable. A quoi bon retarder quand elle venait de dire qu'en dessinant on ne pouvait se mentir ! Déjà elle savait cela ... Alors je lui parlais du désespoir. Elle a souri. (Elle dira plus tard qu'elle n'osait m'interrompre).

Je dois faire jaillir d'une cape noire, d'un manteau noir, de dentelles noires, un corps qui paraisse glacé, intouchable et rendre, comme en 71 avec Régine, l'impossibilité de désir malgré le corps. 71 ... elle naissait ! Qu'est-ce que j'ai foutu pendant vingt ans ? Elle apprenait à vivre -moi à crever-

Je puis rendre triste un corps -Malgré cette bouche qui dévore son visage ?- Je suis seul à pouvoir répondre. Ce n'est pas son problème à la petite fille. LA PETITE FILLE TRISTE, voilà la toile. Je voudrais qu'elle n'ait pas de seins, l'équivoque d'un androgyne baroque, avec des cheveux tirés. Une chair blanche ou bien passée au talc.



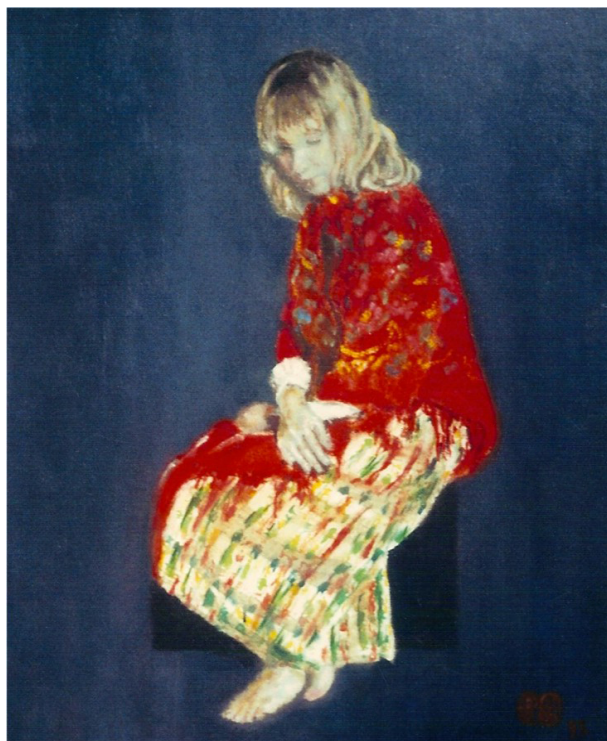
## *La petite fille triste*

Fond noir, cape noire traitée en gris froid. Je voudrais un faux érotisme, les pieds ensevelis dans un tissu blanc figurant la neige. Elle crève de froid et elle exhibe sa nudité sous une cape noire qu'elle maintient ouverte ... on doit avoir mal pour elle.

Qui achètera cette toile ? Personne si elle est bonne. Ou bien il faudrait un amour infini.

J'ai dit à ... que j'allais reprendre un modèle. "Elle n'est pas béliet au moins !" a t'elle dit. Si elle l'est mais Egon Schiele l'aurait peinte.

La Source  
1995



*Anatomie d'un village*

**S'**il y a les restaurants du cœur

Il y a ceux du bide du bidon  
Du vide et du "vidons"  
Du cul et du con  
Les restaurants de la tronche  
Du groin et du museau  
Des gros bras et des forts en gueule

Pour les restos du bas du dos  
- C'est tout droit vous pouvez pas vous tromper !  
C'est humble et c'est intime et ca se veut petit  
"La petite symphonie inachevée"  
"Le petit donjon de mes deux"  
Menus tous risques  
Dodus toutes rixes

Les auberges du tape-à-l'oeil  
Du rentre-dedans n'en-sortez-plus  
La poudre aux yeux de l'escampette à l'escopette  
Le tromblon et le coup d'fusil ...

Les restos de la côte d'Adam  
D'la côte d'azur  
D'la cote d'alerte  
Ce sont ceux de la "*Nausée*"  
(l'enfer ... c'est les hôtes !)  
- On n'est pas là pour rigoler  
La vie c'est une vallée de larmes salées  
La note aussi

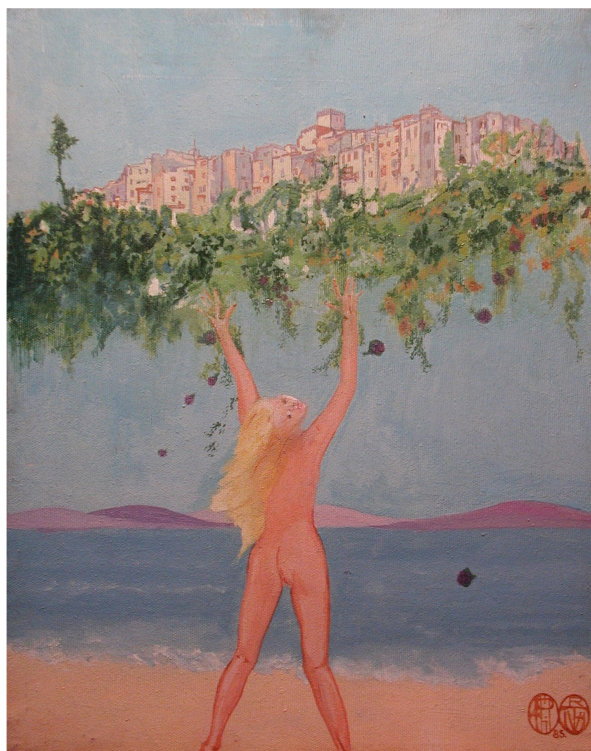
Enfin les restaurants d'odeurs  
Aux nuits parfumées de violettes  
"Nous aurons des couches légères ..."  
Si l'on parvient à s'endormir !  
(C'est Beau de l'air !)

## *Anatomie d'un village*

Mais aux gargotes du tarin, du turbin, du talbin  
L'été si beau les décibels sont de retour  
Aux poulaillers où ça picore  
Où ca ringarde où ça pécore !

N'en jetez plus la cour est pleine  
voyez ! c'est celle des miracles ...  
- Les voisins ! mais ce sont des cons  
Et si l'on pollue le village  
Pour nous l'argent n'a pas d'odeur !

***Et les restes aux cochons***  
***Et les restaus cochons !!***



*Oratorio de Notre-Dame des putes*

**P**laque tournante  
demi-sphère aux vives arêtes  
encorbelées de masses rondes polies par la lumière  
étouffée à peine par la vague d'ombre  
carrefour des attentes  
au seuil des porches  
au pied de l'oratoire  
au fil de la nuit  
au rasoir des jours

un village  
non ce n'est pas un village  
c'est la patiente mais soudaine éclosion  
de petits cœurs édifiés  
aux formes de maisons  
au rythme des saisons  
au hasard de raisons  
déraisonnables au possible  
délirante mise en scène  
pour de multiples jeux

mais que dire d'avant  
avant ne sais  
demain ne puis connaître  
que d'autres disent s'ils veulent  
les chants anciens d'ici  
composés ailleurs  
emportés là-bas  
quand souffle la folie des herbes  
ou que monte la mer

roulant à flot dans les rues  
écumées de mousse et d'algues  
de crabes louvoyant au pied des seuils  
s'accrochant aux poubelles  
danse polychromatique  
tournée au ralenti  
et les corps de noyés

*Oratorio de Notre-Dame des putes*

et les mains des enfants attachées aux anneaux  
et l'œil unique allumé au fond d'un visage sans voix  
au corps sans nom  
au sexe sans âge  
et tant d'autres encore

entrons par les rues  
quand l'eau  
l'eau de largesse et d'ampleur  
opère sont cent millionième retour d'écume  
sur elle même  
et enfin  
au matin d'un jour  
le seul qui ne soit pas annoté au calendrier  
s'en va  
ainsi qu'elle vint  
laissant vide la place  
glacial le Pas  
sourd le Brec  
et lasse la Grand'rue

s'en viennent les flûtes  
sous des mains sans corps  
froissis de chausses vides  
martèlement de tambours  
halètement de bouches invisibles  
apparaît le soleil  
quand la dame noire s'en va  
la dame noire

Il n'y a pas de programme  
pas de texte  
et les acteurs ne savent pas ce qu'ils jouent  
on n'a convié personne  
et personne ne sait ce qui se passe

*Oratorio de Notre-Dame des putes*

vont et viennent  
les pieds nus  
avec l'apparence du savoir  
balancement indolent des tailles polies au tour  
des filles  
et d'autres encore  
les mains pleines de fruits  
et les seins plein de froid

à angle droit les croisent  
des hommes  
leur bouche est dure  
un chien les suit  
ils font des gestes lointains procédant des silex  
et leurs yeux arrêtés sur les jupes  
parlent d'autres choses

exercées à la pression des mouvements  
se glissent dans les zones fraîches  
des vieilles au front plissé  
qui servent un pain  
nuit de noir  
noir de nuit  
la longue procession futile de leurs linges  
s'évapore en senteurs confuses  
les intérieurs basculent  
auprès d'elles  
la chaise virevolte  
un chant s'envole  
la mer au loin ...

des mégots craquent  
la cendre sur des pavés lissés tombe  
comme des jeunes cuisses  
des pipes s'entrechoquent  
quand parlent les dents  
du fond de leur langue monte des mots  
et la spire de leurs chants

*Oratorio de Notre-Dame des putes*

roule en écho de leur tête  
à la vallée de leurs bras  
toujours ils lèvent le visage  
quand le porche passe à portée  
les hommes qui ont vécu

le rythme est là, jusqu'à midi

je devrais dire aussi que cette place n'est pas un village  
et qu'ainsi les mots qui la forcent dépassent le rituel du Temps  
qu'elle est configuration de la force et de la femme endormie  
et qu'alors tous peuvent venir en Elle tirer leur destin  
d'où qu'ils la prennent  
l'instinct et lui seul peut faire basculer votre marche ou votre  
démarche  
qu'ils préfèrent l'entrée du portique ou bien celle de la Tour  
et qu'ainsi hésiter entre l'œil mort de la piazzeta  
ou la cloche aigrette  
sont autant de risques qui m'affolent

D'ici voilà longtemps que l'eau s'est retirée  
elle s'est ramassée sous la pierre pour ne suinter qu'aux jours de  
plaisir  
l'eau s'en est retirée depuis tous les dauphins du monde  
on peut la voir de nuit  
entre la baie des Anges où des profondeurs les jetons de casino  
s'en viennent frapper aux portes des bordels  
et le phare d'Antipolis à la forme de chouette  
entre les deux au pied du chemin de ronde  
c'est le Golgotha  
qu'ici on nomme ravin  
où les habitants crucifient leurs désirs depuis des générations  
et aussi sec et indéchiffrable que les vieilles en noir qui caquètent  
tendues dans l'attente du spasme dernier assises en rond fermé  
cernant ainsi la porte du curé

*Oratorio de Notre-Dame des putes*

A l'autre bout dort l'eau du bassin abreuvoir  
construit en 1914 au calibre même des hommes vivants  
partis un matin pour l'Alsace Lorraine  
et qui n'auront pas compris l'orée délirante de la ligne bleue des  
Vosges

quand je vous dirai que c'est la ligne de démarcation  
faite de l'holocauste des Visiteurs du Soir  
et la ligne matricielle du cancer  
de sa faconde et de sa mort

quand je vous dirai qu'ici est la ligne de passage  
le lieu tellurique du cheminement des hommes de Christos  
des témoins de Joshua le nazaréen  
des bâtisseurs de cathédrale  
et de l'assassinat des chevaliers du Temple

la rencontre fortuite et irrationnelle du roman et du goth

quand j'achèverai mon passage  
alors tous sauront que ce ne fut jamais que byzantin  
avant la Lettre  
mais d'après le Verbe

En cet après-midi de puissance et d'airain  
en ce point du bélier  
du Bélial de Munich  
je suis allé m'asseoir au pied de la maison du vieil homme  
sur la pierre de love et d'amour desséché  
au-dessus des jardins des petits gnomes du montreur de monstres  
face à l'oratoire des amants changés en pierre

adieu Gilles  
adieu Dominique  
merci à vous Anne



*Oratorio de Notre-Dame des putes*

comme Igor et son passage  
comme Francis et Richard  
Claude, Marco  
et la muse de Modigliani  
la passionaria du peintre  
et le compagnon solitaire en sa tombe  
ainsi que tous les gens d'amour tombés ici  
je me souviens de la lettre de Vincent des lumières

"si je devais tomber nonante-neuf fois à la centième je me relèverai"

la route de l'Arles est bien plus droite  
ici la paix n'est jamais que torpeur  
et les épaves s'y engloutissent  
à deux lieues de la mer

la peur d'amour nous y tenaille et nous y serre dans sa suffisance  
avec parcimonie nous compte les gouttes de nos pourvois

allez... elle est bien petite votre capitale  
un escargot par mauvais temps en ferait le tour en un jour

aussi je ne comprends pas pourquoi les briseurs de rêves  
viennent y traquer les prostitués du Shilom  
puisque chaque atome de souffle est l'espérance du plus fermé des rêves

Tu te meus dans une matrice où chaque pierre est rédemption  
c'est la cité des abandonnés  
je crie clémence Grand Architecte pour les abandonnés de l'amour  
ils baillent à ta merci levant très haut la tête pour sinuer tes pierres  
et quand à toi seigneur depuis ma fenêtre ouverte au sud  
je te démet et de tes titres et de tes pompes  
de tes sanglots de liturgie  
puisque le moindre de ces pavés te remplace ici haut

*Oratorio de Notre-Dame des putes*

et puis enfin et las d'entremêler mes rituels et les vôtres  
issu des terres d'Armor de Loire et de mes steppes

demi caraque  
semi métèque  
batard et apatride  
je m'en remets ici  
à ces cailloux  
à ce temps  
pour y commencer le mien



*Oratorio de Notre-Dame des putes*

et j'insiste et je crie  
dans un blasphème enfin voulu rédhibitoire  
Oh ... sacré saint ciboire de sainte Magdaleine  
la vierge des amants  
la pute des suppliciés  
la perle des amours au fond des chambres vides  
je te salue  
femelle  
en quête d'éternité

des petits coeurs sculptés en ma fenêtre close  
grand angulaire sur mon linceul déjà repassé  
et tous ces verres bus en votre ventre

petit village  
tout en passant la main sur les os plats  
de mon visage  
quand je compte le temps  
à défaut d'autre empire  
et mon simple rituel d'homme tout seul  
d'homme tout bête  
je beugle aveuglément vers des bavures d'étoile

il reste encore quelques mains à serrer et le désir des mots

ne m'en voulez pas si comme ma sœur en son Verseau  
j'attends si lourdement un temps de délivrance

et ne m'en voulez pas si je ne souris pas  
pourtant je vous apporte un message de paix

Quand je vous tends la main et que vous rêvez d'y planter un clou  
je puis faire qu'il se change en argent

pardonnez moi bien fort si je suis votre mauvaise conscience  
mais excusez la votre d'y avoir mis tant de connu

*Oratorio de Notre-Dame des putes*

quand les gens du voyage décident obscurément de s'arrêter  
c'est voulant vous offrir plus que le pain et sel

et si ces mots ont trop de force  
alors n'appellez pas haine la vie

comme tous ceux qui ont cheminé dans cette rue en forme de  
Cœur

je voudrais quelquefois m'endormir  
debout sur un tournant de pierre  
pierre épaule au parfum piège  
un peu douce de taille  
et lui redonner vie

Soleil  
Soleil

je suis né à minuit

Soleil  
Soleil

dis moi que je me trompe

quand on me brûlera sur la place à midi

ce Cœur dans l'année devra cesser de battre

et que tout ceci soit écrit et accompli  
ainsi que le voulu Grigori Effimovitch

le 17 décembre 1916 à Saint Petersburg



## DU MEME AUTEUR

### **Lulu.com**

En attendant les hirondelles 2008  
Tableaux vivants 2009  
Mots d'elles 2011

### **L'oiseau de feu**

Vingt ans à l'envers 1977  
Le temps de n'être pas 1978

### **Encres Vives**

Czardas en mauve (prix « Encres Vives » 1965)  
La grande pâque russe 1970  
Quarante secondes 1984  
L'horaire des trains 1997  
Blanc sur fond blanc 2003  
Adieu la vie, tu m'écriras ? 2005  
La litanie des mots 2007

Pour en savoir plus ou laisser un message (page liens), vous pouvez consulter le site [www.philippetrouvepeintrepoete.net](http://www.philippetrouvepeintrepoete.net)